

Histoire en Boucle

1/ (Véronique Dorison)

Il était près de 19h. La nuit était déjà tombée. Ce foutu mois de Janvier n'en finissait pas de s'étirer, en noirceur et humidité. Il avait fait un froid de chien et maintenant, il pleuvait comme s'il n'avait jamais plu. On se levait de nuit. On rentrait du boulot, phares allumés. La morosité saupoudrait chaque morne journée. Un désenchantement cohabitait avec un ennui fainéant et pourtant, c'est dans ce contexte-là qu'il l'avait rencontrée. Elle l'avait dépassé dans l'allée du parking, juste au pied du pigeonnier dodu. Elle avait la taille élancée, enserrée dans une ceinture de gabardine beige doublée d'une fourrure sombre. Sans doute une vraie, vu la décapotable noire à toit ouvrant rouge dont elle avait extirpé ses jambes démesurément longues l'instant d'avant. Elle était perchée sur d'incroyables talons hauts et claquait le pavé avec énergie, sa toison blonde tressautant en s'échappant de sous son chapeau de feutre sombre. Il était fasciné par le dessous de ses semelles rouge vermillon, à l'instant où il les avait vues se refléter sur la plaque de verglas.

2/ (Jean-Louis Vallois)

À deux pas de là, derrière le pigeonnier, Bertrand Souline sortit d'un pavillon en trainant deux énormes sacs jusqu'au coffre ouvert de sa voiture. Avec difficulté, il les balança à l'intérieur. L'homme était livide. Inquiet, il regarda une dernière fois autour de lui avant de monter dans son véhicule. Aussitôt il actionna le démarreur, alluma les phares, puis soudainement, se ravisa. Alors il ressortit et, en courant, il repartit vers la porte du pavillon restée ouverte. Il lui fallait un autre sac ! Il se mit à chercher, convulsivement, dans toute la maison. Entrée, cuisine, pièces du bas, du haut, cave, grenier, il finit sous un lit par en dénicher un assez grand et bon état. Mais la fermeture éclair était grippée. Peu importe, il cracha dessus et tira de toutes ses forces. Il finit par l'ouvrir et vida du sac : un long couteau de cuisine, une corde, une paire d'escarpins vernis, une boussole, une carte Michelin, et deux photographies d'une grande femme blonde qu'il glissa machinalement dans la poche de son blouson. Ça sembla l'affecter et l'intriguer un instant mais il n'avait plus de temps à perdre dans ce pavillon. Maintenant qu'il avait ce grand sac vide et les deux autres dans son coffre, il devait déguerpir au plus vite.

3/ (Joëlle Brethes)

Gilbert Tillier se recroquevilla dans sa voiture quand celle de Bertrand démarra. Il avait observé, perplexe, les allers-retours de ce brun qu'il avait déjà aperçu sur ce parking, aux mêmes heures que lui. Car Gilbert revenait là tous les jours, un peu avant 19 heures, dans l'espoir d'apercevoir la jolie blonde et, surtout, de trouver le courage de l'aborder. Elle venait deux fois par semaine, pas forcément les mêmes jours, et elle restait un peu plus d'une heure chaque fois dans le pavillon. Elle en

ressortait toujours avec la mine réjouie et l'allure conquérante. Que venait-elle faire en ces lieux ? Qui venait-elle rencontrer ? Dans quel but ? Elle n'avait apparemment rien à se reprocher... apparemment... apparemment...

Le claquement familier des talons interrompit sa réflexion. N'ayant pas entendu la voiture rouge arriver, il avait loupé le joli spectacle de la gracieuse descente de l'habitacle. Il décida, alors, qu'il était temps pour lui de bousculer sa routine. Il descendit, suivit de loin la jeune femme, la vit entrer... et entendit un grand cri.

4/ (Isabelle Joz-Roland)

Que faire ? S'en aller vite pour échapper aux ennuis ? Cet homme avec ces deux grands sacs avait un comportement bizarre et puis ce cri glaçant qui l'avait fait sursauter. Pourtant, il n'avait rien à se reprocher, il devait aller voir ce qui se passait dans cette maison. Mais comment expliquer aux inspecteurs de police ce qu'il faisait si loin de chez lui ? Comment expliquer qu'il venait là tous les jours pour observer une grande blonde aux chaussures rouges ? On le prendrait pour un fou ou un maniaque. Que dirait sa femme en apprenant son addiction ? Elle qui croyait que son patron exigeait toujours plus de lui et qui le plaignait sincèrement lorsqu'il rentrait fatigué de son bureau. Pourtant, il avait encore le cri glaçant dans les oreilles. Qu'était-il arrivé ? Il se sentait incapable de partir ainsi. On pourrait l'accuser de non-assistance à personne en danger et on aurait raison. Le dilemme envahissait son esprit, il était comme subjugué, incapable de bouger et de prendre une décision. Cet homme qu'il voyait presque tous les jours et qui avait démarré en trombe tout de suite après le cri. C'était clair, évident et cette évidence lui donnait des sueurs froides. Finalement, il n'était pas seulement un voyeur, un mari infidèle par la pensée mais aussi un lâche et un trouillard.

5/ (Valérie Saint-Genis)

Elle avait déjà mené des missions d'infiltration, mais cette fois l'incertitude et l'angoisse l'avaient paralysée dans un premier temps. Néanmoins, les photographies des premières victimes avaient eu raison de ses atermoiements et elle comprenait pourquoi elle avait été choisie pour jouer les appâts. Sa silhouette élancée et sportive, sa chevelure digne d'une madone vénitienne correspondaient aux goûts du prédateur. Elle avait maîtrisé son rôle en quelques jours. Malgré les restrictions budgétaires, elle avait bénéficié de tous les signes extérieurs d'une certaine richesse. Elle avait presque trouvé caricatural le souci apporté aux souliers, mais il faut croire que l'âme humaine est d'une douloureuse prévisibilité. Elle avait, non seulement, éveillé les sens du suspect, mais aussi d'autres hommes, dont un en particulier qu'elle trouvait perpétuellement sur son chemin et qui risquait de nuire au bon déroulement du plan. Depuis plusieurs semaines, elle se rendait au domicile du suspect qui la recevait avec la plus grande courtoisie selon un rituel de séduction d'un autre âge. Tout en restant prudente et en respectant le protocole mis en place par sa hiérarchie, elle finissait par se demander si les services de police ne s'étaient pas trompés de cible. Jusqu'à aujourd'hui... Elle venait juste de reprendre conscience et était enfermée dans le coffre d'une voiture en marche. Elle reprit son

souffle et se souvint qu'elle n'était pas abandonnée à elle-même. Elle conserva un des traceurs sur elle et cacha l'autre dans le coffre.

6/ (Denis Consigny)

Mata ne riait plus. Elle était enfermée dans un grand sac de toile, lui-même clos par une cordelette et enfoui sous un autre sac dans le coffre d'une voiture anglaise plutôt ancienne (Une Austin ou une Rover d'après ce qu'elle avait entrevu lors de ses visites précédentes sans y porter vraiment attention). Sa situation était vraiment inconfortable. Et compromise. La cordelette fermant le sac n'était heureusement pas trop serrée, si bien que Mata put se saisir, après de nombreuses et douloureuses contorsions, de l'un de ses escarpins « *Altadama* » dont les semelles rouges avaient fasciné Gilbert Tillier au point de lobotomiser son cerveau, sans doute parce qu'elles semblaient tout droit sorties du célèbre tableau « Souvenir VI » de Chantal Lorio. La longueur et la rigidité exceptionnelles du talon permirent à l'agent aussi secrète que ses sous-vêtements de marque Victoria de forcer la serrure du coffre de l'anglaise. Le malheur voulut que, durant cette manœuvre, la semelle de cuir rouge vernis brillât par intermittence à travers l'ouverture balbutiante de la malle, au point d'aveugler le conducteur de la voiture suiveuse, laquelle s'enroula autour de l'un des six troènes qui bordaient cette départementale déserte.

C'était désormais au tour de Bertrand Souline, qui avait assisté à l'embarquée puis à l'accident dans ses rétroviseurs, d'être confronté à un terrible cas de conscience.

7/ (Mireille Mirej)

« Dans quel pétrin me suis-je mis, encore ! Mais quelle idée j'ai eue de vouloir mettre cette fille à l'abri, surtout sans lui en parler ! Enfin, si je lui en avais parlé, elle n'aurait jamais voulu, évidemment... » Du plus loin qu'il s'en souvienne, cela avait toujours été plus fort que lui, il avait immanquablement voulu sauver la veuve et l'orphelin. Il partait du principe qu'on ne pouvait rester indifférent au sort d'autrui, ce qui le menait toujours vers des cas critiques aux conséquences directes ou indirectes fâcheuses.

Par exemple, dans le cas présent. Il emportait dans son coffre une sorte de bombe à retardement, tandis qu'une deuxième explosait dans son sillage. Devait-il continuer sa route en faisant mine de n'avoir rien vu ou appeler des renforts ? Après tout, son suiveur était peut-être le dangereux pervers que la police traquait depuis des mois. S'il était mort, tant mieux, mais s'il ne l'était pas ?... D'avoir fait échouer les plans savamment orchestrés allait le faire plutôt mal voir. Et si ce n'était pas lui ? S'il était mort, horreur ! Et s'il ne l'était pas... Il en était là de ses réflexions lugubres et angoissées lorsqu'un autre problème se posa à lui...

8/ (Jean-Philippe Aizier)

Capricieuse, la jauge à essence de la vieille anglaise finit par jouer des tours à son conducteur et compromettre le bon déroulement des opérations. La voiture hoquetait de plus en plus et Bertrand se gara hâtivement sur le bas-côté. Il rageait d'avoir oublié la case station-service avant de remplir la mission « sauvetage »... Il essaya en vain de relancer le moteur ; c'était bien la panne sèche ! Il s'extirpa prudemment

de l'habitacle et se dirigea vers le coffre. Il constata avec effroi qu'il était entrouvert ; il l'ouvrit à demi et vit avec stupeur que sa passagère « en soute » avait réussi à se libérer du sac qui la retenait prisonnière. Elle semblait ravie de cette pause impromptue, esquissant un large sourire à son bourreau d'un soir. Elle tenait à la main le soulier salvateur, amputé de son talon.

Bertrand demeurait coi, les images se bousculaient dans sa tête et il ne pensait déjà plus au conducteur de la voiture suiveuse...

« Ce n'est pas gentil à vous de me faire le coup de la panne après m'avoir assommée, enfouie dans un sac puis coffrée comme une vulgaire marchandise !... Et j'ai dû sacrifier mes beaux escarpins pour recouvrer un peu de liberté... » lança la belle en jambes à son geôlier.

« Je suis... désolé, mais vous savez, j'ai fait ça pour vous sauver ! » répondit Bertrand d'un ton confus.

« Chut ! je sais... Ne vous inquiétez pas, je vais vous aider à pousser la voiture jusqu'au prochain poste à essence. Avec un talon cassé, ce sera un peu difficile mais on y arrivera ! » assura la grande blonde avec une chaussure rouge ; et elle ajouta :

« Au fait, quel est votre matricule ? Agent... comment... déjà ? »

9/ (Chantal Sayegh-Dursus)

Bertrand se réveilla saucissonné comme un vulgaire gigot. Il prit conscience alors qu'il avait été assommé puis roulé dans un petit fossé. Ce dernier semblait border la nationale car le bruit des voitures et les phares qui l'aveuglaient par intermittence lui semblaient dangereusement proches. Il faisait maintenant totalement nuit ; une nuit couleur d'encre où nul astre ne luisait. Quelque chose d'humide lui glissa le long de la cuisse, puis gicla vers ses pieds. Cela se transforma soudain en un flot continu qui l'immergea presque entièrement. Et il réalisa avec effroi qu'il se trouvait dans une excavation servant à canaliser les eaux de pluie. Comme des averses diluviennes s'étaient abattues la veille sur la région, le trop plein s'écoulait maintenant dans le canal qui ne tarderait pas à être entièrement plein. Il devait s'en extirper au plus vite. En s'arc-boutant sur les genoux, il imprima à son corps un va et vient continu et se trouva propulsé sur la route. Des voitures faisaient des embardées afin de l'éviter, mais aucune ne s'arrêtait. Il jouait apparemment à la roulette russe, aussi n'avait-il d'autre choix que de faire le chemin inverse afin de se déplacer côté champs. Il suffoquait, il avait atterri sur le ventre et le fossé boueux et glissant ne lui laissait plus nulle prise pour s'en échapper. Soudain, il se sentit violemment saisi par les cheveux.

10/ (Jean-Louis Vallois)

Le patron de la DGSE se tenait assis, bien droit à son bureau. Passé la stupéfaction, il avait tenté de rassembler les pensées dispersées dans son crâne, puis il avait fait appeler tous les agents, planté son regard perçant dans chacun d'entre d'eux, enfin il avait fait rouler sa chaise en arrière, et lâché toute sa colère.

« Comment ça un bizutage ! Un bizutage ! Comme si, en ce moment, vous n'aviez rien d'autre à foutre ! Je vous rappelle que nous sommes censés n'avoir rien à faire sur le territoire national et vous, vous envoyez Bertrand Souline, notre meilleur agent, avec cette Mata, qui vient d'intégrer le service mais qui est, je vous le rappelle, la nièce du ministre de l'intérieur. Et ce n'est pas tout, en plus, l'un d'entre vous a eu la brillantissime idée de mettre dans le coup Gilbert Tillier, un journaliste du Canard enchaîné... Faut vraiment être con ! Pour couronner le tout, vous avez perdu leur trace, et vous osez venir me demander des moyens pour les localiser, et les récupérer avant une catastrophe. C'est pas possible, j'ai une équipe avec un QI de bulot ! »

« Le scénario était bien ficelé, c'était juste un cadeau pour le départ en retraite de Bertrand, et pour Mata, heu... Il fallait bien la mettre dans le bain... », essaya d'expliquer un homme au crâne rasé.

« Juste un cadeau ! Un cadeau qui coûte cher, alors que je pleure du soir au matin pour obtenir la moindre enveloppe supplémentaire... Et vous savez bien que Bertrand tire sur tout ce qui bouge, il ne manquerait plus qu'il séduise cette blondasse ! »

C'est alors que sur le bureau, le portable du patron de la DGSE se mit à vibrer. En voyant le numéro s'afficher l'homme en colère blêmit.

« Allo... Oui, bonjour Monsieur le ministre... Si ça se passe bien avec votre nièce ? Heu, oui... très bien ! Oui, ce sera certainement un agent exceptionnel et comme vous me l'avez demandé, elle ne sera pas envoyée dans des pays en conflit... Ah ! Elle vous a appelé, en colère, il y a cinq minutes... Elle était en mission sur le territoire national ! Pour quelle raison ? Heu... Je vais me renseigner... Ah ! Pas la peine ! Elle aurait fait prisonnier un agent de la DGSE qui l'avait enlevée... Une maîtrise, Monsieur le ministre... Oui, il ne peut s'agir que d'une maîtrise ! Je vais... Ah ! Pas la peine ! Vous avez aussi le canard enchaîné entre les mains... Non, je ne lis jamais ce journal ! Non, je ne connais pas la une. Quoi ? La nièce de notre ministre de l'intérieur s'amuse bien ! Et... Allo ! Allo ! »

FIN !